


A stylized illustration of a person with dark hair in a braid, wearing a bright yellow dress, standing in a green field with tall grass and small yellow flowers. In the background, three dark horses are grazing. The scene is framed by two large green trees with dense foliage. The sky is a mix of yellow and pink, suggesting a sunset or sunrise. The overall style is flat and graphic.

EWA JANINA

.....

Le jeu de la joie

NA
MI



Comment surmonter chaque épreuve de la vie ? Avec le jeu de la joie, Talya a peut-être la réponse.

Après le décès de son père, Talya est envoyée vivre chez sa tante Clara dans le sud de la France. À son arrivée, l'accueil est glacial. Le grand domaine où réside sa tante tombe en décrépitude et Clara, colérique et autoritaire, ne pense qu'à ses chevaux. Malgré tout, la jeune orpheline reste optimiste. Grâce au jeu de la joie que lui a transmis son père, elle décide de voir le bon côté des choses : le contact avec la nature, un nouvel environnement à découvrir... Mais arrivera-t-elle à garder sa bonne humeur face aux tribulations qui l'attendent ?

Avec ce premier roman enchanteur, Ewa Janina rend hommage au best-seller international *Pollyanna* d'Eleanor H. Porter et nous rappelle l'importance des petits bonheurs et des bienfaits de la nature.

« Une histoire inspirante, portée par une héroïne sincère et lumineuse. »

Cécile, @seriallectrice_

.....

Ewa Janina a choisi de tourner le dos à une carrière toute tracée entre Londres et Paris pour suivre sa passion : les chevaux. Aujourd'hui installée avec ses sept chevaux et ses deux chiens près de Montpellier, en Petite Camargue, elle codirige une compagnie d'art équestre. *Le Jeu de la joie* est son premier roman.

ISBN : 978-2-487606-24-1



9 782487 606241

19 euros

Prix TTC France

Rayon : Littérature française
Graphisme et illustration :
© Raphaëlle Faguer



**NA
MI**



Symbole du mouvement perpétuel de la vie, *Nami* signifie vague en japonais. C'est aussi la maison d'édition qui donne vie à une littérature de l'intime. Une littérature qui nous parle de nos joies, de nos peines, de nos défis et de nos choix.

À travers des romans français, francophones ou étrangers, nous vous invitons à célébrer à nos côtés l'inimitable pouvoir de la littérature et à découvrir des plumes uniques, de nouveaux horizons et des personnages en quête d'eux-mêmes.

© Nami, une marque des éditions Leduc, 2026
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France

ISBN : 978-2-487606-24-1
Maquette : Christine Porchat

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Instagram (@editionsnami) !

Nami s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Ewa Janina

LE JEU DE LA JOIE

Roman



À ma maman, celle qui m'a appris cet art de jouer.

PREMIÈRE PARTIE

« Toutes les grandes personnes
ont d'abord été des enfants.
Mais peu d'entre elles s'en souviennent. »

Le Petit Prince, Antoine de Saint-Exupéry

« L'optimisme est la foi qui mène à la réussite.
Rien ne peut se faire sans espoir et confiance. »

Albert Camus

ROGER A VÉCU ÇA des milliers de fois. Ce matin, Clara de Beauvent donne des ordres sur un ton aussi tranchant que les couteaux qu'il aiguisé dans la cuisine du château. Ensuite, comme chaque fois qu'elle est dans cet état, elle file aux écuries, enfourche son cheval et part au galop. Roger, habitué aux sautes d'humeur de sa patronne, n'y prête généralement pas attention. Mais aujourd'hui, juste avant qu'elle ne monte sur Pégase, elle a prononcé des mots qui lui ont déchiré le cœur : « Paul s'est tué à moto. » Puis elle est partie, laissant un nuage de poussière derrière elle.

— Elle est fatigante avec ses humeurs, peste Céline entre ses dents, puis elle se frotte les yeux.

— Oh, arrête, tu connais la chanson...

Roger peine à trouver les mots pour révéler à Céline cette nouvelle qu'il tente désespérément de repousser. Il se dit qu'il a dû mal entendre. Clara l'a annoncé à voix basse, la tête baissée. Roger veut croire qu'il a mal compris. Ce n'est pas possible, il n'y a même pas un mois, il a reçu une lettre de

Paul. Bien que le fils de Beauvent ait quitté le domaine depuis longtemps, ils ont toujours maintenu le contact...

— Et alors ? Je n'y peux rien, je ne la sens pas.

De toute façon, Roger ne pourrait pas expliquer qui est Paul en deux mots, Céline ignore tout du passé des de Beauvent. « Il ne faut pas franchir le pont avant d'y être », Roger entend la voix de Paul résonner dans sa tête. Paul avait une sagesse à toute épreuve, une solution pour chaque situation. Auprès de lui, on avait l'impression d'apprendre la vie à chaque instant...

— Prends exemple sur Pégase qui ne supporte personne d'autre.

— Si ! Toi !

— Oui, mais moi, je l'ai vu naître et je lui donne son foin tous les jours, c'est pas pareil.

— Roger, tu te rends compte que tu es le seul à la supporter, personne ne tient plus d'un an ici !

Céline a raison, Roger travaille ici depuis des lustres comme palefrenier, il est fidèle au domaine de Beauvent. Il ne se souvient même plus quand il a commencé – il y a trente, trente-cinq, quarante ans, ou plus ? Il ne sait plus. Il vit dans cet endroit depuis qu'il est gamin, à traîner ses guêtres dans les moindres recoins du château, quand son père y travaillait avant lui ; il pourrait s'y retrouver les yeux fermés, du grand portail jusqu'aux greniers des deux tours. Il a vu Clara et son frère Paul grandir, il a vu naître tous les chevaux des écuries, il a habité dans chacune des maisons du personnel, il sait quelles branches des arbres du parc il faut couper régulièrement...

Paul attirait l'attention de tous partout où il apparaissait, contrairement à Clara qui suscitait souvent de l'inimitié. Roger

a toujours eu de l'affection pour Clara, malgré les critiques incessantes des autres : on la disait être le seul mammifère vivant sur terre sans cœur, comme Cruella... Roger reste sourd à ces médisances. Il l'observe prendre soin des chevaux. Une personne qui témoigne autant de tendresse envers ces grandes bêtes fragiles ne peut pas être foncièrement mauvaise.

— Je te rappelle qu'elle te paie un salaire raisonnable, quand même...

— Elle a intérêt, avec tout le travail qu'il y a à faire ici. Autrement, je serais déjà partie.

— Et tu irais où ?

Un air triste assombrit le visage rond de Céline. Roger se demande s'il n'est pas allé trop loin. Il manque parfois de tact. Ses blagues ne font pas rire tout le monde. Il est bien plus habile avec les chevaux qu'avec les humains. Il n'y a pas besoin de mots pour comprendre les animaux. Roger décide de se taire, il ne sait pas exactement pourquoi, mais il tient à cette femme au caractère singulier. Il doit admettre qu'il aimerait qu'elle reste en tant que cuisinière, car il n'a jamais mangé d'aussi bons petits plats. Et cela lui fait de la compagnie.

Céline reste un moment appuyée contre la vieille bâtisse. Les pierres des murs sont chaudes, le soleil s'est levé tôt ce matin, il tape fort en ce mois de juillet. Pégase et Clara ont disparu derrière la colline. Céline se redresse et chasse une mouche invisible devant son visage.

— Arrête de blaguer et mettons-nous au boulot !

Roger est soulagé. Travailler détend toujours Céline, c'est lorsqu'il n'y a rien à faire et trop de temps pour réfléchir qu'elle angoisse. Et lui aussi, il préfère se mettre au boulot

au lieu de penser à cette terrible nouvelle que Clara lui a annoncée... Que va-t-il arriver à... ? Non, il ne préfère pas y penser. C'est trop douloureux. *Il ne faut pas franchir le pont avant d'y être...*

Après son petit déjeuner, Clara de Beauvent a appelé Céline pour lui demander de nettoyer la pièce au-dessus des écuries. Une petite chambre où personne n'a mis les pieds depuis des années. Roger sait exactement depuis combien de temps, il se souvient du moment précis où Patrick, le cavalier qui l'occupait et dressait les chevaux des écuries, est parti en catastrophe. Clara a aussi demandé à Roger d'aider Céline pour débarrasser les affaires qui s'y trouvent, elle n'a pas donné trop d'explications. Roger n'a pas posé de questions. Il n'oserait pas, de toute façon, mais il se demande maintenant si ça a quelque chose à voir avec ce qu'elle a annoncé plus tôt...

— Elle t'a dit pourquoi on fait ça ? grogne Céline en empruntant l'escalier étroit qui mène aux combles.

— Non, elle m'a seulement dit d'y installer un lit.

— Là-haut ? Quelle horreur !

Roger la suit un peu inquiet, le grincement du vieux bois à chacun de leur pas ne le rassure pas vraiment, il préfère rester derrière Céline au cas où. Quand celle-ci ouvre la porte, le bruit de souris qui s'échappent lui fait faire un bond en arrière. Roger la retient pour qu'elle ne tombe pas.

Quand ils découvrent le bazar de la pièce, ils demeurent tous les deux sans voix. C'est un véritable bric-à-brac : des selles entassées les unes sur les autres, du vieux matériel d'attelage, des fers, des livres, des chutes de cuir... On distingue

à peine les objets sous l'épaisse couche de poussière. On ne voit même plus la petite fenêtre qui donne sur la colline tellement il y a de débris empilés devant. Les vitres sont devenues opaques, et les pierres, blanches autrefois, sont recouvertes d'une mousse noirâtre et humide. Les vieux murs ont pris l'aspect d'un béton sans vie, sans histoire. Céline prend une grande inspiration et enjambe le harnais d'attelage qui bloque l'entrée.

Une fois à la tâche, elle travaille vite et ne lâche rien. Elle gratte, elle frotte, jusqu'à la dernière trace. Roger dit souvent que toutes ces corvées lui servent à quelque chose. « Ça me défoule », reconnaît-elle. Avec le château, les écuries et toutes les dépendances, il y a de quoi faire au domaine de Beauvent. « Et ça me fait perdre mes kilos en trop, les femmes de ménage n'ont pas besoin d'aller à la salle de sport ! » ajoute-t-elle quand Roger lui dit de laisser tomber, que même les hôpitaux ne sont pas aussi propres.

Roger ne sait pas tout d'elle, Céline n'est pas du genre à se confier. Il sait juste que son salaire est son unique moyen de survie. Sa famille a rompu avec elle, beaucoup de ses anciens amis ne lui parlent plus. Son visage rond est un peu rougi par l'effort, ses joues bien dessinées ressortent quand, en pleine concentration, elle fronce les sourcils. Ses yeux noisette, toujours en mouvement, ne manquent rien de ce qui se passe autour d'elle. Elle n'est pas grande, Céline, mais sa carrure solide lui donne une présence. Ses mains, un peu rugueuses à force de travailler, débarrassent les vieilles affaires avec une efficacité étonnante. Roger remarque les petites rides au coin de ses yeux quand elle sourit. Elles racontent toutes une histoire, ces rides, ça ne fait qu'ajouter du caractère à son

visage. Céline n'est peut-être pas ce que certains appelleraient une beauté mais, pour Roger, elle a quelque chose de spécial, quelque chose de vrai. Il ignore ce qui s'est passé dans sa vie, sans doute une blessure profonde. Elle ne serait pas aussi seule, sinon. Roger trouve que Céline est courageuse et solitaire, comme cette panthère qui vit dans la montagne. Il l'a vue à la télé un jour mais ne se souvient plus de son nom. Il est sûr que Paul la connaît, il aurait envie de savoir ce qu'il a pensé de ce documentaire...

QUAND, DEUX HEURES PLUS TARD, les foulées de galop se font entendre à nouveau, le patio des écuries est jonché de bottes, de vieux pantalons d'équitation, de chemises Mistral toutes chiffonnées, de selles, de harnais, de licols, de brides, de sangles et d'étrivières. Le tout forme un tas de plus de deux mètres de haut où se mêlent tissus, bois, papier et cuir fatigué. On aperçoit à peine Roger et Céline dans ce capharnaüm.

Clara descend de son étalon avec sa grâce habituelle, elle glisse les mèches de ses cheveux blonds qui se sont échappées de son chignon derrière ses oreilles. Son regard s'attarde sur la montagne hétéroclite. Roger sait bien que ces objets doivent lui rappeler le passé, mais il sait aussi qu'il vaut mieux ne pas parler de tout ça. Le silence a remplacé les rires au domaine, c'est comme ça, Roger vit avec.

— Ma nièce va venir habiter avec moi, déclare Clara sans préambule et sans se préoccuper du regard ahuri de ses deux employés. Elle logera dans cette chambre. J'ai reçu hier une

lettre d'un orphelinat du Texas, où elle a été placée à la mort de mon frère.

— Oh, je suis désolée, Madame, mes sincères condoléances.

Céline baisse les yeux. Elle ne savait même pas que sa patronne avait un frère. Roger, lui, est comme frappé par la foudre, incapable de dire un mot. C'est donc bien vrai.

— C'est la vie, Céline. Nous n'avions plus aucun contact.

Pendant un instant, le regard de Clara se pose à nouveau sur la pile d'objets. Si son beau visage ne trahit aucune émotion, celui de Roger se décompose.

— C'est gentil de votre part d'accueillir cette pauvre petite, dit Céline.

— Je n'ai pas trop eu le choix, à vrai dire.

La réponse de Clara est sèche. Elle ne supporte pas les effusions de sentiments.

Roger n'est pas trop du genre démonstratif, lui non plus. Pourtant, un sentiment de joie dissipe un peu sa tristesse, car la fille de Paul ne sera pas abandonnée.

— Préparez-lui quelques meubles, une armoire, un petit bureau, une chaise, et je ne sais quoi d'autre dont une jeune fille aurait besoin. Vous trouverez tout dans le grenier...

Sur ce, elle confie Pégase à Roger, puis part d'un bon pas vers le château.

Céline et Roger restent immobiles. En silence, ils suivent du regard la longue silhouette de Clara qui s'éloigne. Au bout de quelques mètres, elle se retourne, pointe du doigt les déchets qui jonchent le sol et ajoute en élevant légèrement la voix pour qu'ils l'entendent avant de disparaître :

— Vous pouvez apporter tout ça à la déchetterie !

Pégase semble lui aussi observer la scène. Il bouscule Roger pour s'avancer, puis penche la tête vers le tas. Il renifle les objets un à un. Le palefrenier connaît bien ce cheval, il est compliqué de lui refuser quelque chose. De son côté, Céline explose.

— Elle habite un grand château, seule, et elle va mettre sa propre nièce ici, dans cette cellule !

Roger préfère se taire tandis que l'étalon souffle bruyamment.

— Tu ne dis rien ? s'énervait-elle.

— Regarde, Pégase renifle le passé.

Roger n'a plus envie de parler, mais Céline ne mérite pas d'être laissée dans l'ignorance. Il sent qu'il doit lui révéler au moins quelques bribes des mystères des de Beauvent. Un simple aperçu, car raconter tous les enchevêtrements de leurs vies prendrait une éternité – et Roger déteste cela. Les mots ne lui viennent pas naturellement.

— Le passé ? N'importe quoi !

— Il adorait Patrick.

— C'est qui, Patrick ? Explique, je ne suis pas comme toi, je ne fais pas partie des meubles !

— Il dressait les chevaux ici, mais c'était il y a longtemps. Il habitait cette chambrette.

Céline regarde l'étalon d'un air dubitatif.

— Tu penses vraiment qu'un cheval peut s'en souvenir ?

— Oui, les chevaux ont une mémoire sans failles. Pas comme nous, les humains ; notre mémoire est très sélective.

— Et il est où, ce Patrick ? Il s'est barré comme tous les autres, sûrement.

— Ces écuries n'ont pas toujours été aussi tristes, tu sais. Clara non plus, d'ailleurs.

— Tu parles d'il y a très longtemps, alors !

— Tu exagères, Céline, Clara n'est pas aussi vieille qu'elle en a l'air.

— Elle a un don pour imiter les vieilles, alors...

— À l'époque, le domaine de Beauvent était une référence dans le monde équestre. Les cavaliers venaient de partout pour prendre des cours ou acheter des chevaux provenant de l'élevage. Clara y travaillait beaucoup en parallèle de ses études de finances à Montpellier, et elle était déjà très douée à cheval, comme Patrick. Paul, le frère de Clara... (la voix de Roger se brise un instant)... était lui aussi impliqué dans la gestion du domaine, apportant sa touche de fantaisie et son talent naturel avec les chevaux. La famille de Beauvent organisait même des spectacles réputés dans toute la région, avec une nouvelle création chaque année. Clara, Paul et Patrick participaient aussi à la fête du village, où ils faisaient des démonstrations de voltige, de dressage, de travail en liberté. Le domaine vivait. C'était beau ! Après, déjà à l'époque, les gens disaient toujours que Clara se souciait plus des chevaux que des humains, tandis que Paul avait le don de charmer tout le monde, humains comme animaux !

— C'est déjà étonnant qu'elle se soucie de qui que ce soit.

— Et Patrick... Il était très amoureux d'elle.

— Amoureux de Clara ? Faut aimer le genre glaçon.

— Au non, au contraire, entre eux, c'était un véritable brasier !

— Donc il s'est barré ?

— Oui, un jour, il est parti, comme Paul.

Songeuse, Céline observe Pégase, seul témoin d'une époque révolue. Il ne reste plus que deux chevaux dans les écuries,

d'ailleurs souvent abandonnées à leur triste sort. C'est à Roger, le vieux palefrenier, d'en prendre soin. Grand et mince, Roger a une silhouette légèrement voûtée. Ses cheveux gris, clairsemés, couronnent un visage buriné par le soleil et creusé de rides profondes. Ses yeux bleu pâle contrastent avec sa peau tannée. Ses mains larges et calleuses trahissent une vie de travail. Toujours vêtu d'une chemise à carreaux usée et d'un jean délavé, il semble faire partie intégrante du domaine. Son rôle est de veiller sur les autres, il le sait, il l'accepte.

Clara monte les chevaux de temps à autre par obligation. À l'image de ses écuries, son élégante silhouette est triste, et son visage reste sans lumière.

— Allez viens, Céline, on a du pain sur la planche ! lance Roger tandis qu'il enlève la selle de Pégase avant de le rentrer dans son box.

Ces souvenirs le rendent triste. Il a l'impression que l'animal le ressent aussi. Pour le consoler, Roger rajoute du bon foin de Crau dont il raffole et qui est en plus très bon pour lui. Paul leur en donnait toujours quand les chevaux semblaient tristes ou épuisés. Roger n'avait jamais rencontré quelqu'un capable de comprendre aussi bien les chevaux, comme si Paul possédait un don pour percevoir l'invisible derrière leurs crinières. Clara et Patrick étaient tous deux des cavaliers hors du commun, mais voir Paul dans les écuries relevait de la magie pure. Roger peine encore à conjuguer Paul au passé...

Comme pour éloigner tous ces malheurs, Céline chasse à nouveau une mouche devant son visage.

— Et elle est où, sa mère, d'ailleurs ? Pourquoi ne s'occupe-t-elle pas d'elle ?

Roger déglutit bruyamment. Céline le fixe du regard, attendant sa réponse avec impatience. Et appréhension, car elle ne l'a jamais vu aussi triste.

— Elle est morte il y a quelques années... Un cancer... La petite est seule au monde...

CLARA EST RENTRÉE AU CHÂTEAU. Elle traverse la pénombre. Les volets sont fermés, les rideaux lourds tirés, les luminaires en cristal éteints, tout est immobile. Pourtant, quelques bruits rompent le silence de temps à autre. Une vie passée se fait entendre entre les boiseries et les murs. Clara connaît le moindre de ces sons, rien ne lui fait peur dans la demeure. Elle marche vite dans les longs couloirs où seuls les yeux de ses ancêtres sur les portraits l'observent. Une fois arrivée à sa chambre, elle soupire.

Depuis longtemps, elle n'occupe plus que cette pièce, la salle à manger et son bureau, le reste du vaste espace calcaire reste vide. Clara ne s'aventure plus aux autres étages, elle ne se demande pas pourquoi, elle préfère ne pas y réfléchir. Ces pièces l'attendent, elle le sait, les meubles lourds s'y couvrent de poussière, les chambres étouffent sans air, mais Clara n'y peut rien, elle a perdu la force de leur donner vie. Elle a trouvé sa routine, elle ne met plus les pieds là où le décor lui rappelle le passé. Sans s'en rendre compte, la jeune femme a quadrillé son espace et son temps pour tenir. Elle

a appris à tout planifier, ses journées sont tracées à l'avance, remplies d'obligations, toujours les mêmes. Elle n'aime plus les surprises. Galoper sur Pégase est le seul plaisir qu'elle s'octroie. Son cheval est le seul qui a le droit de la surprendre. Les fenêtres de sa chambre donnent sur la colline qui s'étale en une féerie de verdure. Les couleurs sont sublimes à cette période de l'année. Les tilleuls, les chênes, les pins se parent de mille tons verts et dégagent de doux parfums d'été. L'allée de platanes qui s'étend devant le château est sa vue préférée. Elle s'attarde souvent là, assise sur le rebord de la fenêtre, quand elle a besoin de souffler.

Elle ferme les yeux de toutes ses forces et se concentre pour chasser les images, mais le souvenir surgit, vif et lumineux.

Elle avait douze ans, son frère Paul dix. C'était un jour d'été, l'air vibrait de chaleur, et l'allée de platanes offrait une ombre bienvenue. Paul courait devant elle, riant aux éclats, ses cheveux bruns ébouriffés par le vent.

— Allez, Clara ! Tu ne m'attraperas jamais ! lança-t-il par-dessus son épaule.

Clara accéléra, ses longues jambes la propulsant en avant. Elle sentait l'odeur de l'herbe fraîchement coupée, entendait le crissement du gravier sous ses pieds. Le château résonnait des bruits de la vie quotidienne : les jardiniers faisaient claquer les sécateurs, les cuisiniers triaient les légumes fanés pour le compost, les chevaux hennissaient dans les écuries.

Elle rattrapa enfin Paul près de la fontaine. Il tenta une feinte, mais elle fut plus rapide. Ses doigts effleurèrent le tissu de sa chemise.

— *Touché ! cria-t-elle, triomphante.*

Ils s'effondrèrent sur la pelouse, hors d'haleine. Tous deux éclatèrent de rire. Clara sentit ses poumons se déployer. Le soleil caressait leurs visages, et pendant un instant, tout était parfait.

Clara ouvre les yeux. L'allée, jadis vibrante de gaieté, est désormais calme et mélancolique. Mais pendant un bref instant, elle a ressenti cette joie pure, cette insouciance qu'elle croyait avoir oubliées, elle a senti le parfum de Paul, léger et doux comme un vent d'été.

Elle quitte la fenêtre et ouvre son ordinateur pour relire le mail qui l'a assommée la veille :

À : Clara.debeauvent@gmail.com

DE : directorship@orphanage.austin-texas.com

Chère Madame,

Permettez-moi avant tout de vous exprimer mes condoléances le plus sincères, vous êtes sans doute sous le choc après la mort de votre frère. Soyez assurée que je partage votre douleur.

Je ne sais pas si vous êtes au courant, mais votre nièce, miss Talya de Beauvent, se trouve actuellement dans notre établissement, car à la suite du décès de son papa, aucun de ses proches ne s'est manifesté. Sa voisine, Mrs Landon, qui a eu la gentillesse de l'héberger immédiatement après l'accident de son père, a conduit votre nièce chez nous la semaine dernière. Quelques recherches à la mairie de Wimberley m'ont permis de trouver votre adresse.

Le Registered Office of the City Hall a gardé vos coordonnées depuis le mariage de votre frère comme son next of kin, parent le plus proche.

La jeune fille est en bonne santé, juste un peu chamboulée, ce qui est normal au regard des circonstances. Cela va sans dire que nous faisons tout pour soulager sa peine. Mais nous ne pouvons malheureusement pas remplacer sa famille.

C'est pour cette raison que je vous écris. Il semble que vous soyez sa seule parente connue, et donc l'unique personne capable de lui offrir un foyer ainsi qu'une éducation. Avec l'aide de nos confrères en France, nous avons cherché du côté de la communauté gitane à laquelle, apparemment, appartenait sa mère, sans succès.

Seriez-vous d'accord, chère madame, pour accueillir Talya ? Si je vous écris aussi vite après avoir reçu votre nièce chez nous, c'est aussi parce que, d'expérience, je sais que seule une cellule familiale permet d'éviter, chez les orphelins, des traumatismes qui pourraient s'avérer irréversibles à l'avenir. Le choc culturel risque d'être important pour elle en arrivant en France, mais je suis sûr qu'elle s'adaptera très vite. Elle parle parfaitement bien votre belle langue, elle est bilingue. (J'ai pour ma part dû faire appel à ChatGPT pour m'aider à écrire cette lettre, car mon français que j'ai appris à l'école, il y a bien longtemps, est très rouillé.)

Je vous saurai donc gré, chère madame, de bien vouloir me répondre dans les meilleurs délais. Si vous acceptez, nous pourrions organiser le départ de votre nièce au plus tôt. Il existe un trajet avec quatre escales d'Austin jusqu'à Montpellier, et comme elle a douze ans, les compagnies aériennes la prendraient en charge pendant le trajet et donc elle pourrait voyager seule. À condition que quelqu'un vienne la récupérer à l'arrivée, bien sûr.

With all my best wishes, *chère Madame,*
Rick Williams
Directeur, Heart of Texas Children's Home, Austin

Clara appuie sur la flèche de réponse et se met à écrire.

Dear Mr Williams,
You have my consent. Could you please book the flight for
my niece, for which I will pay. Do let me know the date of her
arrival and please send me your bank details.
All my best,
Clara de Beauvent

Clara sent sa respiration devenir plus forte. Elle aperçoit son reflet dans le grand miroir à droite de son bureau et observe son visage strict. *Paul est mort...* se dit-elle. Elle a gardé jusque-là une certaine distance avec la nouvelle. Au fond, elle a toujours pensé que, lorsqu'elle serait prête, elle lui dirait tout ce qu'elle avait sur le cœur. Toutes ces années, elle s'est tue même si elle ne pouvait s'empêcher de regarder s'il avait ajouté de nouvelles photos de lui et de sa petite sur les réseaux. Maintenant, il est trop tard. Paul est parti à jamais.